

Introduction

La fixation des normes, du normatif, consubstantielle de l'organisation en sociétés de la vie, est sujette de façon nécessaire à l'écart, à la transgression, déviance qui peut être rébellion ou création suivant qu'elle s'adresse au pouvoir ou relève de l'esthétique, bien que ces deux modalités d'expression ne soient pas exclusives et puissent, au contraire, être absolument mêlées. En tous les cas elle est signe de la liberté humaine qui ne peut se réduire à une norme unificatrice que grâce au contrôle exercé par sa raison ou sous la contrainte. L'imperfection de la société tient à la différence des individus et à l'imperfection de toute norme émanant du pouvoir (politique, judiciaire, moral), comme l'ont mis en évidence, avec des principes différents, *La République* de Platon et Saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* pour ne citer que deux penseurs fondamentaux de la culture occidentale. Il ne s'agit pas tant d'étudier la notion d'écart par rapport au 'normal' (ce qui nous conduirait vers des considérations d'ordre biologiques, cliniques, etc.) que d'envisager que la norme n'existe peut-être que comme système produisant des marges et des transgressions qui en sont *de facto* les parties intégrantes.

Toute norme implique un pouvoir qui la définit comme limite, à laquelle est donnée une fonction pertinente en vertu du système dans lequel elle s'instaure. Cette norme entraîne, par l'acte même de normalisation, des conduites et des actes majoritaires qui manifestent l'adhésion (mimétique) mais, également, le surgissement de transgressions et de marginalisations, expression d'un refus pouvant correspondre à une créativité dont le principe est d'explorer le champ des possibles aux limites toujours repoussées.

Ce volume présente une série d'études dont les premières abordent, sous la rubrique « Alliances du pouvoir et de la norme », le rapport de la norme à l'ordre qui régit l'organisation de toute société. Puis, les deux rubriques suivantes présentent les infléchissements que subit la norme, les résistances qui lui sont opposées, tant par la pensée libératrice (philosophique) – « L'appareil normatif à l'épreuve de l'humain: stratégies de pensée, libération créatrice » – que par les actes de création artistique, « L'art: un espace franc de la pensée critique ? ». Enfin sous le titre « Défis du langage : quêtes en marge du sens », apparaissent quatre études linguistiques qui explorent de quelle façon l'Être peut se dire et dans quelle mesure les concepts permettent cette expression ou au contraire la limitent.

Alliances du pouvoir et de la norme

Dans cette première rubrique, quatre travaux illustrent de quelle façon le pouvoir (politique) s'appuie sur la fixation d'une norme imposée comme juste : celui qui est considéré comme le pionnier de la politique moderne dénonça le premier, souligne Thomas NICKLAS, la manipulation du critère normatif. À la même époque, en Espagne, les discours officiels élaborent et transmettent une représentation du roi telle qu'il incarne l'irréfutable norme chrétienne, voire christique (Sarah VOINIER). L'organisation de la société dans son ensemble est régie par des normes, que ce soit dans ses rythmes (Véronique LE RU) ou dans ses orientations, principes et contenus éducatifs (Anastasia YASTREBTSEVA).

Thomas NICKLAS, dans son panorama raisonné des études traitant de la réception de Machiavel, affirme, se faisant écho de l'auteur du *Prince*, que la norme est amoral et que l'anormalité est morale. Plus précisément, il montre comment le discours de Machiavel n'est transgressif qu'en apparence en ne faisant que démasquer un comportement (politique) qui, reposant fondamentalement sur le vice, se donne des airs de vertu. Puisque le politique est un univers où le mal triomphe est-il contraire à la morale de le reconnaître et de s'en prémunir en l'acceptant et en s'y adaptant? Au contraire, cette reconnaissance, en tant que démarche de vérité, est juste et « normale ». Mais cinq cents ans de recul historique n'ont pas suffi, semble-t-il, à rendre cette justice au premier théoricien du politique.

De son analyse bien documentée des discours sur la mort du roi Philippe II, Sarah VOINIER dégage les grandes lignes normatives de l'image du roi souffrant avec patience, image qui s'inscrit dans la continuité de celle de roi très chrétien, combattant infatigable de l'orthodoxie contre la Réforme. Mais dans la rhétorique sermonnaire qui inclut l'oraison funèbre, le combat des derniers instants de la vie transcende celui de terrain : la vision de la mort corporelle du roi, évoquée sans pudeur par Diego de Yepes, par exemple, nourrit l'argumentaire catéchistique, en illustrant l'infériorité du corps par rapport à l'âme, éternelle. On passe ainsi d'une représentation normative à une démonstration exemplaire, allant jusqu'à inventer une unité et même une filiation, de nature spirituelle et rhétorique, entre Philippe II et Louis IX, le roi croisé, le saint.

Véronique LE RU expose, à travers une série d'exemples de calendriers (*inter alia*, le calendrier révolutionnaire français ; ceux de certaines tribus africaines ; celui de l'empire anglais, etc.), comment le comptage du temps a, au cours de l'histoire, régulé les activités humaines. La notion de temps universel a permis de soumettre l'ensemble de l'humanité au même rythme temporel en imposant, du même coup, une vision de l'histoire référée au seul calendrier chrétien. Dans la maîtrise du temps, le pouvoir religieux a cherché l'alliance avec le pouvoir politique. En annexe, l'auteure ajoute l'histoire du calendrier républicain, ses fêtes, ses évolutions et les raisons de sa suppression.

Enfin Anastasia YASTREBTSEVA expose la spécificité du XVIII^e siècle russe en analysant la politique tsariste qui fut, dans ce cas, normative. L'empire se définissait désormais comme un espace civilisateur, en particulier par le biais de la promotion

d'un modèle humain supranational, dépassant les particularismes nationaux russes, persistant ou se développant en marge de la civilisation et confinant à la barbarie. Pierre le Grand œuvra pour l'égalité et l'unité des peuples en développant l'instruction publique dont la double dimension – scientifique et morale – s'inspirait des conceptions allemande et française et qu'accompagnait un large courant culturel et spirituel européeniste. Cette politique éducative du Tsar a entraîné l'émergence de courants conflictuels sur la question du slavophilisme et de l'occidentophilisme, pierre de touche de la définition de l'individu russe, connaisseur de l'Europe ou simple imitateur plein d'illusions.

L'appareil normatif à l'épreuve de l'humain : stratégies de pensée, libération créatrice

Dans ce second volet, trois contributions donnent des normes un éclairage critique, venant d'auteurs des Lumières, dans un cas (María Dolores ALBIAC BLANCO), philosophique dans les deux autres (Céline DENAT et René DAVAL). Ce qui en ressort c'est leur rigidité unificatrice ou contraignante peu accordée à la diversité de l'homme, par nature unique, et contre qui toute tentative d'uniformisation est un attentat à son énergie créatrice, dionysiaque.

María Dolores ALBIAC BLANCO montre comment une pensée critique tire parti de formes discursives conventionnelles ou, au contraire, de points de vue narratifs croisés, pour s'exprimer en dépit de la censure inquisitoriale. Elle s'intéresse particulièrement à José Cadalso, qui, dans ses *Cartas marruecas*, par le biais de l'échange épistolaire, sur le modèle de Montesquieu, dresse les traits d'une société utopique, débarrassée des principaux défauts, précisément ceux qui accablent la société espagnole du XVIII^e siècle. Mais il est des formes plus cryptées de rébellion qui consistent à prendre la défense des idées que l'on réprovoque. En usant de ce procédé ironique, plus difficile à déceler par la censure, l'auteur court aussi le risque de voir ses intentions mal comprises. L'engagement de l'auteur ne va pas, souligne María Dolores ALBIAC BLANCO, sans un questionnement sur l'opportunité de dévoiler la vérité : celle-ci ne doit pas compromettre l'ordre social, qui reste une norme infrangible, et il est donc délicat de la dévoiler au peuple, aux esprits mal préparés.

Céline DENAT, en s'appuyant sur plusieurs des œuvres maîtresses de Nietzsche, expose et analyse la pensée du philosophe allemand : sa remise en question du fondement des normes dans la culture européenne passe par le dévoilement d'une confusion entre normes et valeurs morales. L'appareil des normes enferme l'homme, essentiellement a-normal du fait de son individualité unique, pour le réduire à un schéma où les différences sont abolies au nom d'une série de valeurs qui, issues de la morale chrétienne et du monothéisme en général, érigent un système de protection des plus faibles en brimant l'énergie créatrice et la force des individus les plus exceptionnels. Il faut comprendre les normes (« rectitudes » étymologiquement) pour en dépasser le principe et repenser le normatif en fonction de la complexité de l'être humain.

Dans un ordre d'idée assez proche, René DAVAL, explique que les normes sociales se réduisent pratiquement à des normes morales ; celles-ci dictent aux individus un comportement destiné à en faire des éléments d'un groupe et, ce faisant, à soumettre leurs pulsions à un degré répressif, allant contre la connaissance et la conscience de « soi », conscience qu'atteignent précisément ceux qui, ayant compris la norme, s'en libèrent, et, en particulier, les esprits créateurs.

L'art: un espace franc de la pensée critique ?

viii

Dans cette rubrique, trois formes de créations artistiques sont abordées : la littérature (Catherine CHAUCHE), le cinéma (Emmanuel VINCENOT), la musique (Louis ALLIX). Dans tous les cas, les auteurs démontrent que l'expression artistique tend à se libérer des normes qui lui sont imposées par tradition, par culture ou par dogmatisme. L'expression artistique n'EST que dans un accomplissement du créateur qui a pu se livrer à des questionnements sincères, dégagés de tout préjugé ou de tout figement normatif, concernant son rapport à son art.

Dans l'analyse qu'elle mène d'*Erasure*, Catherine CHAUCHE décrypte les jeux de transgressions qui sont l'essence même de la structure du roman, par le biais d'un montage complexe de mise en abyme du processus de création littéraire. Le personnage, lui-même écrivain, se met au défi de sortir des normes qui pèsent sur lui, compte tenu de son statut socio-racial ; mais alors même qu'il se projette dans un double, lui aussi créateur, il est rattrapé par celui-ci et se retrouve prisonnier, par le biais des créations de son double, du système de normes qu'il voulait fuir initialement. Cette quête éperdue de la marge qui, ici, est posée en termes d'ironie, est le danger encouru par le créateur ; mais les retournements multiples, les multiples renvois du miroir, sont précisément la fécondité de l'auteur, Percival Everett, qui a mis en jeu le sort de l'écrivain dans sa matière même, l'écriture. En outre, Catherine CHAUCHE fait ressortir, en s'appropriant les concepts guillaumiens de tension dans l'actualisation du substantif, les modalités linguistiques mises en œuvre dans la construction de ce personnage et de son double.

Emmanuel VINCENOT entreprend, dans son article « Tchapaev à la Havane : le cinéma révolutionnaire cubain et la question du réalisme socialiste », une minutieuse étude du cinéma cubain dont les spécificités se sont forgées, au cours des années 60 à 70 surtout, en résistant de façon plus ou moins appuyée aux influences du modèle soviétique, appelé réalisme socialiste, pourtant prôné, voire défendu, au sein même des institutions culturelles cubaines. Dans ce cas, la spécificité de l'art cinématographique cubain a constitué une marge qui ne s'est jamais réduite à la norme et a perduré, empêchant le triomphe d'une norme dont la valeur artistique était soumise (et par là compromise en tant que telle) à un dogme politique.

Quant à Louis ALLIX, il examine, dans « L'authenticité peut-elle être une norme de l'interprétation musicale ? », le bien-fondé du respect de l'authenticité dans l'interprétation musicale : en cherchant à saisir, à travers d'abondants exemples de compositeurs et d'œuvres, la nature et la signification de la notion d'authenticité, il en vient à la définir comme un état relatif de l'œuvre, non définitif, modulable,

perfectible, et qui, par conséquent, ne saurait constituer la base d'une exécution musicale normative. La norme musicale réside, bien au contraire, dans la recherche permanente d'un compromis entre un canevas initial, aussi élaboré et réussi soit-il, la créativité des musiciens et le goût du public. Il en conclut qu'un retour à l'improvisation, partielle, comme modalité d'interprétation des pièces de musique, serait, dans une certaine mesure, l'avenir de l'exécution musicale.

Défis du langage : quêtes en marge du sens

La langue, moyen privilégié de compréhension et de communication aboutie de l'humanité, représente le lieu-matière où se jouent les expériences de la pensée et de l'expression tout en s'y accomplissant d'une façon nécessaire et exclusive. Comme modalité de saisie du monde par le Moi, le langage, particulièrement dans sa mise en œuvre littéraire, offre ses possibles à l'expérience dicible, laquelle y trouve ses limites : ici, quatre études, signées par Fionn BENNETT, Daniel THOMIÈRES, Anne Gabrièle WERSINGER et Silvia PALMA nous apportent quatre illustrations différentes de cette capacité marginale du langage.

Chez les grands écrivains, qui dans leurs œuvres transcendent leur expérience subjective dans une saisie d'un entier du monde dont ils dégagent et livrent le sens, le langage est exploré aux confins des significations afin qu'elles s'adaptent au plus près de l'indicible de cette expérience, de son caractère à la fois unique mais universalisable. Ainsi en est-il de l'appréhension du monde sous influence de la mescaline, expérience tentée et restituée par Aldous Huxley : celui-ci éprouve la limite du langage qui opère, dans sa fonction même du dire le monde, une séparation du Moi d'avec ce qui apparaît, sous l'effet de la drogue, comme objets nouveaux, sans mots pour les désigner, et dont la définition suppose une transgression métaphorique, une apocalypse ou révélation. Cette expérience de la marge du langage nous est présentée par Fionn BENNETT, à la lumière d'un minutieux détour dans l'univers des concepts platoniciens, dont le principe repose sur la dissociation de l'Idée et de la chose pragmatique qui, assujettie au mouvement permanent, ne donne qu'une image parcellaire de son Être. L'auteur montre comment Aristote a réassocié, par sa théorie de la temporalité arrêtée, les concepts aux choses offertes à notre perception, réalisant ainsi la cohésion de l'essentiel et de l'accidentel. Cette digression philosophique, au cœur de la question de notre rapport au monde médiatisé par la langue, s'insère dans l'exposé de l'expérience huxleyenne pour conclure au bilan incertain de l'exploration apocalyptique voulue par l'auteur anglais. Fionn BENNETT s'interroge sur la possibilité de s'affranchir des normes imposées par le langage catégoriel.

La jeune fille tout ce qu'il y a de « normale » devint l'auteure de *He fumbles with your soul*, poème énigmatique de quête, dont Daniel THOMIÈRES se propose de saisir le sens. Quête de l'identité entièrement à construire, semble-t-il, pour cette poétesse, reconnue à titre posthume, dont le Moi n'est pas quelque chose de stable ni, surtout, une donnée. Son poème en témoigne, par l'exclusion de la première personne explicite, néanmoins présente dans cet allocutaire suscité uniquement par

le biais des possessifs et qui pourrait bien être une projection du Moi. Le seul sujet verbal est la troisième personne masculine « *he* », la tierce personne, dont l'allocutaire subit l'irruption et la violence, de telle sorte que de multiples interprétations sont possibles. L'obligation faite au lecteur de travailler à la découverte du sens n'est rien d'autre que le corollaire de la recherche –tâtonnante, mystérieuse– qu'Emily Dickinson fait de Soi, véritable champ de bataille, lieu d'expérience verbale, où les mots se trouvent sondés jusqu'aux limites de l'imagination poétique d'un Moi, confronté à l'altérité qui l'envahit et le métamorphose. Ainsi Daniel THOMIÈRES met-il en évidence que le langage de la poétesse n'est pas assimilable à sa langue (l'anglais) mais aux possibles sémantiques qu'elle forge dans sa quête.

x

Anne Gabrièle WERSINGER traite du poème oraculaire de Parménide d'Elée (DK 28 B 8, ll. 1-11). Elle suppose que ces versets, fondateurs pour la pensée occidentale, relatent la stratégie conçue par Parménide pour résoudre ce qui serait devenu à son époque une « crise sémantologique ». À l'instar de l'épisode de l'Odyssée traitant de la cicatrice d'Ulysse, le rapport entre l'Être (*esti*) et les signes de l'Être (*sêma*) était brouillé, opaque, difficilement déchiffrable. Pour illustrer comment Parménide s'est proposé de déjouer cette « opacité référentielle », Anne Gabrièle WERSINGER commence par nous mettre en garde contre les interprétations traditionnelles du poème, surtout celles qui voient en Parménide un adversaire du sophiste Gorgias de Léontine. Pour elle, le véritable sens de ces versets ne s'éclaire que lorsqu'ils sont lus à l'aide de l'analyse énonciative de la linguistique d'Émile Benveniste. En effet, c'est la délocutivité de l'Être dans ces versets qui recèle la véritable intention du penseur éléate dans ses propos au sujet d'*esti* et de *sêma*.

Nous entrons, avec l'article de Silvia PALMA, dans la question de savoir si les proverbes expriment toujours une norme, même quand leurs prédicats énoncent l'écart, la transgression. L'auteure étudie les formes de ces parémies : leur formulation, entre autres spécificités, exclut nécessairement le recours à des termes exprimant l'exhaustivité ou un degré élevé de fréquence et, de même, elle échappe au schéma implicatif. Mais le propre de ces proverbes, sémantiquement, est qu'en mettant la transgression en exergue, ils expriment non seulement une autre loi générale complémentaire de la norme, mais qu'ils font aussi allusion, de manière contrastive, à la règle générale, normative.